Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 89 (1960)

Heft: 10

Rubrik: Le voyage du Corps enseignant à Venise

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le voyage du Corps enseignant à Venise

C'était à Montreux. Nous étions réunis dans la très prosaïque salle du café du Commerce, regardant mélancoliquement le lac gris sous le premier ciel sombre que nous voyions depuis huit jours. Nous étions un peu mélancoliques, le merveilleux voyage s'achevait, la séparation approchait où il faudrait, comme disait Ramuz, dire adieu à beaucoup de personnages.

Et nous écoutions notre ami Jean Humbert si bien dire tout haut ce que nous sentions dans nos cœurs et désirions exprimer : notre joie et notre reconnaissance. Nous étions là assis, dans la grisaille de ce Léman qui boudait. Etait-il jaloux de l'admiration que nous avions portée à ses frères italiens, le lac de Garde et le Verbano qui nous avaient prodigué sans mesure les beautés de leurs paysages enchantés. Nous pensions à cet Adriatique miroitant au soleil de Venise, à ces îles visitées dont les noms chantaient encore dans nos têtes : Burano, Torcello, S. Francesco... à Ravenne...

La pluie tombait, c'était bien le terme du voyage, nous étions revenus en Suisse, et c'était le moment des adieux, le moment de la reconnaissance envers ceux qui avaient œuvré pour nous et à qui nous étions redevables de ces huit jours d'enchantement. Car tout avait été préparé, prévu, organisé.

A M. le chanoine Pfulg d'abord, le promoteur et infatigable animateur de ces voyages. Il fut le guide sûr dont l'érudition jamais en défaut nous permit d'apprécier à leur juste valeur les chefs-d'œuvre de la Vénétie et du Trentin. Qui oubliera ces fresques de Giotto dans la chapelle des Scrovegni à Padoue, ces peintures du Tintoret, de Véronèse, du Titien au palais des Doges, les mosaïques de Ravenne, San Zéno de Vérone avec son portail de bronze ?... On ne peut oublier cela. C'est ainsi que ces journées de vacances furent un régal artistique et un incomparable enrichissement ; à M. le chanoine Pfulg en revient le plus grand mérite, cela fut dit, et bien dit par M. Humbert, qui eut également le plaisir de remercier sa chère cousine, Mlle Winkler, une maîtresse-femme ! Si j'ai pu dire que tout avait été prévu, organisé, c'est en grande partie à elle que nous l'avons dû, elle qui fut la cheville ouvrière de ce voyage, surveillant, téléphonant, contrôlant, prévoyant, grondant et poussant la gentillesse jusqu'à ramener chez eux, dans sa charitable VW, les voyageurs pressés de retrouver leur chez soi au terme du voyage.

Enfin, c'est à notre chauffeur, dont la technique est sans défaut, M. Joseph Muller des GFM que nous avons exprimé notre admiration et notre gratitude. C'est un habitué des voyages, un des nôtres, puisque comme père de famille, il fait partie de la SFE. A lui étaient confié

ce que nous avions de plus précieux, nos vies et nos valises. Il a bien rempli sa tâche puisque, au retour, les valises étaient plus rebondies qu'au départ, encombrées qu'elles étaient de nos souvenirs.

C'est ainsi que se terminaient huit jours heureux, passés dans une atmosphère de détente, de fidèle camaraderie. Qu'il était donc gai, pour des gens souvent isolés chez soi, de vivre des heures de belle amitié, de converser côte à côte agréablement, d'échanger propos et idées, de contempler ensemble d'admirables paysages, d'immortels chefs-d'œuvre, se laisser gagner par la douceur de ce ciel d'Italie invariablement bleu. S'évader et se retrouver tout à la fois, se délester pour un temps des soucis quotidiens, de quoi on devient plus léger, abandonner pour un temps une monotonie villageoise parfois lassante, retrouver des amis et découvrir des horizons nouveaux, le beau voyage. De tout cela, nous étions heureux et disions notre joie et notre reconnaissance à qui de droit, des « qui de droit » bien souriants mais un rien mélancoliques comme nous l'étions tous.

Le beau voyage s'achevait.

*

Il avait commencé huit jours plus tôt, par un matin plein de soleil, chose si rare cette année. Dans la lumière d'août notre car quittait les Grands-Places, nous emportant avec notre allégresse. Le Susten nous dévoila toutes ses splendeurs, la route du Gothard l'intensité de son trafic et nous voilà dînant à Andermatt que nous quittons pour livrer assaut à l'Oberalp, vaincu bénévole. Pour beaucoup d'entre nous c'était le premier contact avec la terre grisonne qui ne nous déçut point. Voici Tschamut, le premier village dans la descente où l'enfant-Rhin essaie sa voix et sa force naissantes. Nous saluons au passage l'Abbaye bénédictine de Disentis, dont la masse imposante domine le village. L'Oberland grison nous réserve les surprises de ses routes en réparation, imprévus accueillis avec le sourire. Rien n'altère l'allégresse que nous déversent les heures sereines de cet après-midi de balade au long du Rhin que nous voyons grossir au fur et à mesure que le rejoignent les torrents qui brillent tout en haut vers les glaciers. Courte halte à Coire que dominent des coteaux chargés de vigne, rafraîchissements, et nous montons sur Lenzerheide dont nous admirons le lac étalé sous les sapins et nous respirons leur odeur balsamique. Descente sur Tiefencastel où déjà se précise l'influence du midi. Dans le soir naissant, c'est la longue montée de l'Oberhalbstein, la traversée de ses villages aux multiples églises dont les clochers surgissent de partout. Dans le car, les jeunes filles chantent : j'ai un ami, c'est le plus joli. Tout en bas, sous les sapins, la Julia leur répond en mineur. A partir de Bivio, c'est la montée du Julier dans un paysage d'une âpreté extraordinaire. Nulle part ailleurs, on ne ressent une telle impression de solitude, d'éloignement. Nous franchissons ce désert de pierres

à la nuit et déjà scintillent au fond de la vallée les lumières de l'Engadine. A l'Hôtel du Lac, à Saint-Moritz, tout le monde dort du sommeil du juste évidemment.

Le lendemain, chacun se sent le cœur léger, même ceux dont le rasoir électrique a fait sauter les fusibles. Comme les conquérants, nous sommes prêts à affronter non point des lendemains épiques, bien que dirigés par Mlle Winkler, mais à partir à la découverte de paysages nouveaux. C'est ainsi que nous descendons l'Engadine, admirant la splendeur de la Bernina et des Piz divers qui lui font la cour. Tout ce monde scintille à qui mieux mieux à l'horizon du sud. L'Inn sereinement chemine vers son destin. Emerveillés des beautés qui nous entourent, nous saluons ces villages aux noms si pittoresques : Samedan, La Punt-Chamuess, Madulein, aux demeures racées qui gardent si bien derrière leurs fenêtres fleuries l'âme de cette terre. A Zernez, nous faisons à l'Inn des adieux attendris et d'un cœur viril nous nous dirigeons vers cette quintessence de la Suisse : Le Parc national. Derechef, nous montons. Il faut toujours monter en Suisse, c'est pourquoi nous sommes bien élevés. Le Spöl, dédaigneux, se dérobe au fond d'une gorge mystérieuse. Nous ouvrons les yeux tout grands, chacun espère être l'heureux mortel qui verra le premier un animal rare. Mais c'est en vain que nous scrutons la montagne.

> « Nature au front serein...
> Répondez, vallon pur, répondez solitude,
> Oh ! nature abritée en ce désert si beau.

Impavides et souveraines les cimes nous toisent, dédaigneuses, et continuent leur faction millénaire sur les vallées alentour, insensibles aux désirs des hommes. Dans notre candeur, nous pensions que gentiment la faune de ces lieux s'alignerait au bord du chemin pour nous saluer gracieusement. Mais rien, pas un chamois fièrement campé sur le rocher, pas trace de mégacéros broutant nonchalamment dans la pénombre des forêts, pas d'aurochs au regard torve, pas le moindre petit lynx surgissant du fourré pour effrayer délicieusement ces demoiselles. Les notes qu'on avait préparées à notre intention disaient : Le Parc national, non loin des frontières de l'Italie et de l'Autriche compte parmi les régions les plus intactes et les moins fréquentées de notre pays. De vastes forêts, une flore abondante, une faune variée en font un refuge pour les amoureux... de la nature. »

Seul un garde debout devant son administrative cabane nous coule un regard dédaigneux. Nous aussi nous le contemplons... à défaut... Il faut dire qu'on s'imagine trop volontiers le Parc national comme un agreste jardin avec des sentiers musant sous les arolles ou les sapins, offrant aux yeux ravis des cerfs qui se laissent photographier en toute quiétude. Eh ! bien non. Le Parc national couvre à peu près 200 km^2 coupés de profondes vallées aux pentes revêtues d'impénétrables forêts

de sapins, d arolles, de mélèzes et dominées par des cimes sévères. La nature est âpre, elle ne se livre pas, il faut aller à sa rencontre, s'enfoncer dans les sous-bois, s'asseoir sur un de ces cadavres d'arbres qui tend vers le ciel des moignons martyrisés, et dans le silence, regarder et attendre.

Et c'est très bien ainsi.

Passé le col de l'Ofen, nous descendons dans cette vallée perdue aux confins orientaux de la Suisse, à la pointe extrême des Grisons, ce val Müstair caché entre les massifs enneigés de l'Ortler et les sommets dominant l'Engadine, régions longtemps ignorées des touristes. Ah ! le beau pays que nous avons découvert là, les gais villages se chauffant au soleil du midi, les maisons aux façades artistiques, aux chambres garnies de trésors folkloriques : Santa Maria, Müstair où l'on admire un monastère fondé par Charlemagne et dont les fresques sont aujourd'hui célèbres dans le monde entier.

Avec les sourires de la famille Fraser qui nous accueillit si bien dans son Hôtel Müstair, nous quittons la Suisse et descendons vers Mérano, cité qui s'interroge : suis-je du sud ou du nord. Au milieu d'invraisemblables étendues de vergers dont les arbres croulent sous les fruits, nous arrivons à Bolzano, arrosée par l'Adige qui descend du Brenner. Vers le sud-est s'érige la chaîne des Dolomites qui détient quelques-uns des sommets les plus abrupts des Alpes (Marmolata 3360 m.). Cette vallée très basse et riche en cultures, bordée de hauts sommets alpins produit un effet grandiose. Dans la soirée, nous arrivons à Trente où les Révérendes Sœurs de la « Santissima » nous accueillent avec des transports d'allégresse ! Des colombes volent dans la pénombre, un cardinal promène son manteau rouge dans les allées, nous nous couchons sur la pointe des pieds.

Trente vit de son Concile. On y admire la cathédrale que nous visitons durant que se célèbre une messe à laquelle des gens assistent avec une ferveur remarquable. Nous parcourons les salles converties en musée de son château de Buon Consiglio et l'église Sainte-Marie Majeure où eurent lieu, de 1545 à 1563, les séances ordinaires du fameux concile qui marque l'apogée de l'histoire de la ville.

Dans l'après-midi, excursion que nous décidons à la Paganella, autant pour varier le programme que pour secouer la torpeur où nous plonge la digestion des repas pantagruéliques servis par les Révérendes Sœurs. Je recommande cette excursion aux amateurs de sensations fortes. C'est un télécabine qui part des rives de l'Adige et monte au sommet de la Paganella à 2124 m. Dénivellation 1900 m., longueur 3500 m., deux pylônes intermédiaires, voilà les chiffres. Sidérés, nous contemplons cette construction arachnoïdienne. Le linguiste en demeura pantois. Je me dois à la postérité, dit-il. Il s'en retourna, drapé dans sa dignité, s'en fut s'asseoir pensif au bord du fleuve aux mugis-

santes eaux, travaillant à son poème favori dont voici les premiers vers :

J'aime le vol des colombes, le soir,
Dans les arbres séculaires...

Pour nous, en rangs serrés et claquant des dents, nous entrons dans la cabine, chacun songeant in petto : je ne risque pas plus que mon voisin. Je rassure ma voisine qui ne demande pas mieux en lui affirmant péremptoirement que tout est bien calculé, que le câble est solide et que le contrôleur est avec nous, il doit tenir à sa vie lui aussi ! Huit minutes d'un trajet inoubliable nous conduisent au sommet, en face des Dolomites, Que c'était beau là-haut, que nous étions bien dans la douceur automnale de la montagne ! A nos pieds, la vallée de l'Adige avec Trente, Bolzano, Mérano. En face, les sommets des Dolomites et leurs sommets si souvent endeuillés, tout au nord dans les brumes, les glaciers de l'Ortler étincellent au soleil, quel panorama !

Le soir, cédant aux instances des Révérendes Sœurs tout de blanc vêtues, nous nous laissons faire une douce violence et goûtons pour une nouvelle nuit la quiétude de la « Santissima ». Colombes, cardinal, et terrible danger conjuré grâce aux connaissances du linguiste. Nous regagnons nos cellules sur la pointe des pieds.

Le lendemain, nous disons adieu à notre gentil monastère et quittons Trente et sa province pour le lac de Garde qui nous sourit de tout l'éclat de ses eaux lumineuses. Une route splendide le longe de Sirmione à Peschiera. Les collines sont couvertes de vigne et parsemées d'anciennes demeures féodales. Les jardins sont ornés de lauriers, d'arbres de Judée aux baies d'un rouge éclatant. Vignes, oliviers, pêchers, treilles généreuses, tabac, maïs, grèves dorées où clapotent les flots azurés, barques légères, soleil, lumière, couleurs, douceur, tout cela prodigué sans mesure.

Vingt-cinq km. séparent le lac de Garde de Vérone où nous arrivons en fin de matinée. Rome a laissé à Vérone une empreinte profonde que l'on peut voir dans ses rues et sur ses monuments, l'amphithéâtre, le théâtre, les portes de la ville. C'est une ville d'environ 200 mille habitants, sur l'Adige, à 59 m. d'altitude. C'est une très belle cité, avec ses nombreux ponts sur l'Adige dont les plus célèbres sont le pont romain et le pont Scaliger qui unit le Castelvecchio à l'autre rive du fleuve. Il est formé de trois arches et muni de créneaux. On ne peut pas tout visiter à Vérone, mais nous allons à San Zéno au portail de bronze admirable où sont représentées des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, au tombeau des Scaliger, au Castelvecchio, et j'en passe.

On ne parle pas de Vérone sans évoquer Roméo et Juliette. Le fameux balcon se trouve au 23 Via Capello et le tombeau de Juliette à la Via del Pontiere.

Vérone, comme Vicence, est un des quartiers généraux de l'OTAN. On y croise les grandes et luxueuses automobiles de l'armée américaine. Enfin, dans une sympathique trattoria, nous dégustâmes de savoureuses sardines grillées arrosées d'un délicieux Bardolino.

Dans l'après-midi, nous arrivons à Vicence, patrie de Palladio, l'un des plus grands architectes de la Renaissance, qui succéda à Bramante et à Michel-Ange dans la construction de Saint-Pierre de Rome. Enfin, voici Padoue, la ville de saint Antoine. C'est à l'ombre de la Basilica del Santo, à l'Hôtel des Pèlerins que nous prenons nos quartiers.

L'un des plus beaux monuments de la ville est la chapelle des Scrovegni couverte de fresques par Giotto entre 1303 et 1305. Mais à Padoue, on prie surtout saint Antoine dont la dépouille est conservée dans la splendide basilique romano-gothique commencée tout de suite après sa mort (13 juin 1231).

Une autoroute relie Padoue à Venise distante de quelque 30 km. Le trajet est bref. Après Mestre, faubourg industriel aux usines géantes, encore sur terre ferme, une digue de 2 km. où courent parallèlement l'autostrade et la voie ferrée franchit la lagune et atteint la reine de l'Adriatique. Et certes, telle qu'elle nous apparut dans le soleil de cette matinée d'août, cette ville fabuleuse au passé prestigieux, bruissante d'une activité intense, avec ses monuments d'art, ses palais de marbre blanc, le Grand Canal, les gondoles, le miroitement de la mer, cette débauche de couleurs, tout cela donnait l'impression d'entrer dans un monde irréel et prodigieux. Emerveillés nous voguons sur le Grand Canal de la Piazzale Roma au Bassin Saint-Marc. Cette voie d'eau, unique au monde, divise la ville en deux. Elle est sillonnée par des gondoles, des embarcations de tous genres, des canots automobiles, des bateaux-mouches. Les pigeons de la Place Saint-Marc nous accueillent ; la réalité dépasse ce qu'on imaginait, c'est un tourbillon. En contact, au cours des siècles, avec l'Orient et l'Occident, Venise reflète les caractéristiques de l'art de chacun d'eux, en les adaptant au milieu particulier dans lequel elle se trouvait. Durant un certain temps, le style byzantin prévalut dans l'architecture, la mosaïque, la peinture. L'exemple le plus fameux en est la basilique Saint-Marc contenant le cœur de l'Evangéliste protecteur de la ville, avec ses cinq dômes disposés en forme de croix grecque et resplendissant d'or et de mosaïques. Bordant la « Piazetta » contiguë dont le quai est baignée par les eaux du Bassin, s'élève la masse auguste du Palais ducal dont les salles nous révèlent les admirables peintures de Véronèse, du Tintoret et du Titien. Il faudrait des semaines pour visiter et admirer simplement les merveilles du Palais.

Véritable reine de la mer, Venise est entourée d'une couronne d'îles, Murano l'île du verre, Burano, l'île de la dentelle, Torcello, San Francesco del Deserto. On visite ces îles au soleil de l'après-midi.

Le bateau se glisse entre les bancs de sable de la lagune. La plus célèbre est Torcello dont la basilique de Santa Maria Assunta est ornée de merveilleuses mosaïques. San Francesco del Deserto est une toute petite île avec un couvent de Frères Mineurs dont la pauvreté, chère à saint François, n'est que trop réelle. Nous quittons Burano et par la lagune balisée de mille feux multicolores nous revenons à Venise. Nouveau parcours sur le Grand Canal dont les palais sont brillamment éclairés. A l'horizon, le Lido étincelle, voici le pont du Rialto, voici le terminus où nous attend notre chauffeur qui a passé sa journée à reviser son car.

Le lendemain, nous partons vers Ravenne par Ferrare où plane encore l'ombre de Savonarole. C'est la grande plaine fertile et monotone du delta du Pô. Rovigo nous rappelle les désastreuses inondations d'il y a trois ou quatre ans. Plaine sans fin aux cultures opulentes. A notre arrivée, Ravenne dort au grand soleil de midi. Cette ville au passé glorieux est célèbre par ses mosaïques dont l'art atteint ici la perfection. On les admire dans les basiliques de S. Vitale, S. Apollinare Nuovo et au mausolée de Galla Placidia. Depuis 1500 ans, elles offrent à l'admiration des hommes leur beauté inégalée, fruit du génie d'artistes inconnus. Ravenne possède aussi le tombeau de Dante. C'est là que, exilé de Florence, sa ville natale, il trouva refuge et mourut en 1321.

*

Avec la visite à S. Appolinare in Classe, nous atteignons le point extrême de notre voyage. Retour en fin d'après-midi par Comacchio, où les routes à travers la plaine nous réservent la surprise de ponts infranchissables. Nous sommes le lendemain sur le chemin du retour. Passant à Arqua, nous saluons la mémoire de Pétrarque qui y passa les dernières années de sa vie. Le tombeau et la maison du poète qui chanta Laure sont pieusement entretenus. Voici Mantoue, patrie de Virgile, Crémone, ville de Stradivarius, Plaisance, Milan, le dôme, Côme Lugano, Orsellina où nous couchons, dans le plus beau paysage qu'on puisse rêver. Puis ce fut le dernier jour, magnifique de lumière encore, la splendeur du Lac Majeur, des Iles Borromées, la montée au Simplon. De là-haut, nous découvrons les alpes bernoises empanachées de brouillard, un horizon bien noir. Adieu ciel bleu, lacs azurés, soleil et vous, îles perdues dans le miroitement de la lagune !

ALOYS BRODARD.